Aurélien

GAUTHERIE

L'Enfant du vent des Féroé

À vue d'œil

16 GRANDS CARACTÈRES

Ce livre est composé avec le caractère typographique **LUCIOLE** conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficience visuelle et le studio typographies.fr

L'ENFANT DU VENT DES FÉROÉ

AURÉLIEN GAUTHERIE

L'ENFANT DU VENT DES FÉROÉ

Roman

À vue d'œil

© Les Éditions Noir sur Blanc, 2026.
© À vue d'œil, 2026,
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0875-3

À VUE D'ŒIL
6, avenue Eiffel
78424 Carrières-sur-Seine cedex
www.avuedoeil.fr

Papa,
ce livre dont les marges ne recevront de toi
que des notes invisibles

Et moi j'ai dit : N'ouvre pas ton lit à la tristesse. Les dieux s'assemblent sur les sources,
Et c'est murmure encore de prodiges parmi les hautes narrations du large.

Saint-John Perse, *Vents* (I. 7)

GJÓGV

Quelle qu'en soit la raison, s'il vous prend un jour l'envie de savoir à quoi ressemblent les paysages de l'archipel des Féroé, faites comme tout le monde : ouvrez un moteur de recherche, rubrique « Images ». Parmi les photos qui s'afficheront alors, vous tomberez immanquablement sur moi. Savoir en quelle position j'apparaîtrai, ça, en revanche, c'est une autre histoire… Il faut dire que la concurrence est rude.

La première place est acquise, sans aucune contestation possible, à la chute d'eau de Múlafossur. Les couchers de soleil en arrière-plan, l'astre qui plonge dans l'horizon atlantique avec la lenteur dorée des soirées polaires, les bouches bées quasi quotidiennes des promeneurs : autant de preuves irréfutables de la grandeur du spectacle offert ici par la nature. Toute tentative de contester

cette suprématie serait aussi vaine que ridicule. On ne badine pas avec la beauté. On s'incline, on l'accueille, éventuellement on la révère, mais badiner, non.

Pour la suite du classement, en revanche, c'est plus ouvert. Le village de Saksun, sur l'île de Streymoy, attire l'œil : ses maisons aux toits recouverts d'herbes folles, avec leur air de cabanes de hobbits, ont de quoi séduire, et la réputation d'un villageois qui accueille les visiteurs impolis fourche à la main et insultes à la bouche titille les curiosités les plus hardies.

Plus au sud, à quelques kilomètres de l'aéroport international de Vágar, il y a un endroit qui n'est pas mal non plus : c'est le Sørvágsvatn. Ce n'est pas tous les jours qu'on peut voir un lac étirer la noirceur de ses eaux *au-dessus* du niveau de la mer, un lac comme posé là, par on ne sait quelle divinité, au sommet des falaises. Pour un peu, on croirait à un montage, une énième supercherie du net. Rien à dire : sur les photos, il a de l'allure.

Le dernier en lice parmi les mastodontes des décors féroïens, c'est le phare de Kallur, à l'extrémité nord de l'île de Kalsoy, petite lueur blanche punaisée sur la crête, d'un côté l'à-pic et son fracas, de l'autre les pentes herbeuses gorgées de l'eau des nuages. Un sale tricheur, ce phare, car depuis peu, à cent pas, le gouvernement lui a installé une voisine qui est un véritable aspirateur à touristes : la pierre tombale de James Bond, aux abords piétinés et boueux, icône des cinéphiles nostalgiques depuis que le plus célèbre agent secret de la planète a passé l'arme à gauche.

Et puis il y a moi, Gjógv. Un village de carte postale au toponyme imprononçable. Ma première idée était de vous laisser faire quelques recherches sur la prononciation du féroïen, et puis, bien que vieille dame un peu caractérielle et facétieuse, j'ai décidé d'être courtoise. Quand même, vous allez me croiser souvent, alors je vous aide un peu : on dit *Djèkv*.

Rien de particulier ici à première vue. Un village parmi tant d'autres dans l'archipel, posé au bord de l'eau, au milieu de nulle part, auquel on arrive au bout d'une route tranquille qui descend tout droit jusqu'à l'océan après avoir franchi un petit col. Quelques moutons en liberté. Ah oui, une spécificité tout de même : mon port. Enfin, « port », voilà un bien grand mot : difficile d'appeler ainsi quelques mètres de large entre deux pans de rochers. À peine une anfractuosité, une anomalie. Mais qui ne s'est pas assis sur mon unique ponton, espérant malgré lui, avec une gourmandise d'enfant, qu'un drakkar de poche s'engage subitement dans ce bras de mer, ne peut saisir le glorieux des clichés de carte postale. Rien de grandiose *a priori*, mais une échancrure de calme qui a permis à quelques hommes de s'installer ici un jour et de profiter d'un accès facile à l'océan. Ce furent les Joensen qui arrivèrent les premiers, suivis rapidement des Holm, des Hansen, des Kristiansen, des Gaard.

Aujourd'hui, ils ne sont plus qu'une poignée à vivre ici à l'année. À la belle saison, des étrangers déambulent dans mes ruelles une heure ou deux, certains passent la nuit à l'auberge de Gjaargardur ou dans une chambre d'hôte. Comme une étoile montante à qui l'on demanderait d'où lui vient son succès soudain, je peine encore à comprendre ce que ces gens me trouvent. Peut-être le vert hypnotique de mes eaux. Ou leur sentiment d'évoluer dans un instantané un peu vieilli, quelques amarres rouillées comme les symboles d'un passé révolu, d'une activité naguère foisonnante sur mon quai unique. Je n'ai même pas d'ouverture infinie vers le large, comme l'île de Mykines, la plus occidentale de l'archipel : à quelques encablures, les falaises abruptes et embrumées de Kalsoy ferment mon horizon. Mais elles le nimbent du charme des légendes éternelles. Le charme, aussi, des histoires des hommes. Comme celle qui va suivre.

JONAS

Feindre de dormir était très facile pour Jonas. Faire croire à tout ce petit monde qu'il profitait encore un peu du sommeil du juste en attendant que son cœur s'arrête.

Il n'avait qu'à remonter le temps, s'imaginer au sommet des falaises de l'île d'Eysturoy, quand son grand-père, Dale, l'y emmenait pour admirer la voltige des cormorans les veilles de tempête. À cette époque, il détestait, sur ses pupilles, la sensation moitement salée des embruns, aussi accordait-il à ces derniers l'unique droit de fouetter sa peau. La fouetter jusqu'au sang, avec leur chargement minuscule de sel et de sable. Ses joues irritées et piquetées d'un camaïeu de rouges, peu lui importait. À l'exception de ses yeux. Replié sur lui-même, il les fermait fort, à s'en plisser les tempes, à s'en faire

remonter les pommettes. Il voulait être certain que l'ouverture était bien calfeutrée, ses deux rangées de cils parfaitement enchevêtrées, comme un maquis protecteur empêchant toute intrusion ennemie. Campé sur ses petits pieds, tenant fermement la main du géant qui l'escortait, il se sentait invulnérable. Il se sentait en vie, livré aux éléments mais les filtrant pour s'en imprégner et grandir. L'enfant du vent des Féroé.

Depuis ce temps-là, il avait gardé l'habitude de fermer les yeux quand il voulait rentrer en lui, trouver un peu de quiétude face à l'adversité. Subir les remontrances d'Olga pour avoir une énième fois souillé l'entrée de la maison au retour de la pêche, contenir la colère qui sourdait face aux réprimandes injustes d'un collègue – et cet enfoiré de Sigurd (paix à son âme !) n'en ratait pas une –, entendre les voisins se plaindre en vain du mauvais temps : les raisons n'avaient jamais manqué, et pas une journée sans ce petit rituel d'autodéfense. Avec le temps, il avait appris à maîtriser ce mouvement spontané de

repli, simplement, à le rendre moins agressif – y compris envers lui-même. Il s'était rendu compte qu'il n'avait pas besoin d'un effort si intense pour se retrouver seul. Que la sérénité ne s'acquiert véritablement qu'avec douceur et patience.

C'était très facile, il maîtrisait la situation. Ce jour-là était le troisième qu'il gardait les yeux fermés. Il avait beau se réveiller de temps à autre, il les gardait clos, reclus volontaire. Il entendait bien, pourtant, tous ceux qui s'étaient réunis et discutaient dans la pièce d'à côté. Ils attendaient la fin. Sa fin. Ils guettaient. De temps à autre, la porte de sa chambre grinçait, puis le parquet, pour quelques pas, et il sentait alors la vieille main d'Elin sur son torse, qui vérifiait s'il respirait encore. Il l'imaginait esquissant un sourire léger et doux, rassurée que son cœur batte toujours, mais déçue, presque, que tout ne soit pas terminé. Déçue de ne pas être soulagée. Et quand elle éprouvait ce sentiment, Elin avait honte de ne pas avoir honte.

Comme les rares visiteurs, qui n'osaient pas franchir le seuil de la chambre et s'approcher du mourant qu'il était par dégoût ou superstition, sa sœur restait dans l'attente qu'il parte – enfin – vers l'autre monde.

Mais aucun d'eux n'avait compris. Pas même elle. Ils n'avaient pas compris qu'il était déjà mort. Mort le jour où Anna les avait quittés. Le surlendemain, cela ferait cinquante ans. Alors il attendait le surlendemain pour mourir.